



Une Lanterne N°385

Extraits du Livre de Simon Buttica, docteur en théologie, professeur des traditions anciennes chrétiennes : « *Avant le péché originel* » (2022) - n° 1

Le péché n'est pas en odeur de sainteté. Combien de fois dit-on que la doctrine du Péché originel est dépassée, comme la peur de l'enfer ou le courroux d'un dieu vengeur ? Nul ne contestera que le péché fait partie de ces « gros mots » dont souffre le langage religieux en Occident et qui fait du christianisme « la religion de la peur ». Au fil des siècles, le péché est devenu un terme culpabilisant, portant le poids d'une morale écrasante, avec ses listes de péchés dont certains sont censés conduire en enfer. Et d'abord une question : Qui fut à l'origine de la culture chrétienne du péché ? Jésus qui accuse d'adultère le moindre regard concupiscent ? Paul avec son tableau d'une humanité vampirisée par le péché ? La lettre aux Hébreux et sa théorie de l'expiation ? Le péché vient-il de la Bible hébraïque ou du Judaïsme de l'époque de Jésus et du 1^{er} siècle ? A-t-il subi l'influence du monde gréco-romain ? Les penseurs grecs avaient-ils une conscience du péché ? Ou bien la doctrine du péché est-elle propre à l'Eglise naissante ? ...

Le catéchisme romain définit le péché comme un penchant moral lié à la condition humaine. Il traduit la corruption de la conscience qui se répercute dans les actions. A la racine, les fameux sept péchés capitaux (de caput, la tête).

Le péché au temps de Jésus. Le mot « pécheur » (à ne pas confondre avec pêcheur !), revient une quarantaine de fois sous la plume des auteurs du N. Testament. Comparé au mot « péché », qui approche les 200 occurrences, nous avons là un usage plutôt économe du qualificatif « pécheur » dans les sources chrétiennes. Une surprise ! Plus grande encore lorsqu'on s'aperçoit que son emploi n'est pas fait pour condamner ou montrer du doigt un croyant pris en flagrant délit de vol, glotonnerie ou luxure. L'usage n'est pas accusateur mais descriptif : les évangiles rangent dans la catégorie des pécheurs une gamme de personnes exclus de la société de l'époque, comme les taxateurs d'impôts. Mc, Mt et Lc font du mot pécheur, une formule qui désigne un statut que les juifs donnaient à un groupe précis de personnes : celles qui étaient mises au banc de la société parce qu'elles travaillaient pour l'occupant, étant ainsi des gens impurs aux yeux de la Loi. Pour Paul, les populations qui n'étaient pas juives étaient dites *pécheresses*. Toute personne qui ne faisait pas partie du « peuple de Dieu » était pécheresse. Seuls les juifs, à l'époque de Paul, étaient mis au bénéfice de la miséricorde divine grâce au don de la Loi. Explications : le péché n'était pas réservé qu'aux païens, tous, juifs ou pas, faisaient des péchés. Mais dépourvus de mécanisme de repentances et de rituels d'expiation codifiés dans la Loi, les païens, en cas de transgression, n'avaient rien pour restaurer leur relation au Créateur. Dans cette perspective, selon la pensée juive, le péché n'est pas de nature prioritairement morale, mais bien relationnelle. Le péché coupait la relation à Dieu, le pécheur était exclu du monde de la grâce.

C'est donc l'idolâtrie qui exprime « au mieux » ce qu'est le péché, c'est le sommet du péché religieux (ex. le récit biblique du veau d'or d'Ex 32,1-6). Qui se détourne du Créateur est pécheur « par métier ». Selon cette pensée, Paul va considérer les Juifs comme les non-juifs, semblablement coupables car ils n'ont pas reconnu le messager que Dieu avait envoyé : Jésus. Reste la question : « Comment purifier alors le cœur du pécheur, le laver de ses fautes, le rendre plus blanc que la neige ? » Comment laver la conscience d'une faute, comment ôter le sentiment de culpabilité ?

(à suivre)

Homélie 12° dimanche du Temps ordinaire

17h30, Lézignan, le 24/06 * 10h30, Fontcouverte, le 25/06

« *Ce que vous entendez dans le creux de l'oreille, proclamez-le sur les toits !* » Qu'ont donc entendu les premiers disciples quand ils étaient dans l'intimité avec Jésus, « à la maison » comme l'écrira St Marc, le premier à écrire un évangile ? Nous n'en savons rien, ou pas grand-chose, car lorsque Marc fait paraître son livre (dont Matthieu et Luc s'inspireront), les premiers disciples ont disparu, et on ne se souvenait plus que de quelques paroles marquantes de Jésus qui ont été juxtaposées et mises en récit par Matthieu sous forme de cinq discours.

Et ce qui a pu être retenu de tout l'enseignement de Jésus a finalement été résumé dans ces mots : « *le Royaume de Dieu est proche de vous... il est au milieu de vous, ... en vous* » ! Voilà ce qu'il faut proclamer « *sur les toits* », c'est-à-dire ouvertement : Le Royaume de Dieu est proche de nous ! Était-il donc loin ? Certains diront que le Péché l'avait tenu éloigné. Mais, Jésus pense surtout (de nombreuses paroles de lui le confirment) que c'est le « système religieux » et la notion de « Sacré » que les humains ont mise en place, qui ont tenu Dieu à distance. Jésus demande d'inverser cette mentalité en annonçant la proximité de Dieu.

C'est pour cela que cette annonce, « le Royaume de Dieu est proche », est toujours précédée ou suivie par une invitation : « *Convertissez-vous !* » Mais en quoi consiste cette conversion ? C'est que pour accueillir cette parole de proximité de Dieu, de son habitation au milieu des humains et de son inhabitation en chacune de ses créatures, il faut convertir, c'est à dire changer, et donc inverser l'image de Dieu que nous avons reçue de lui : un dieu lointain, un dieu à craindre, parce que terrifiant et redoutable, que l'on appelle le « dieu de la Religion ».

Il faut une conversion pour accueillir la proximité de Dieu, le Dieu de la Foi qui nous parle au cœur à cœur, qui nous invite à une telle relation avec lui que l'on peut oser l'appeler « *Abba* », « *papa chéri* », comme l'a fait et enseigné Jésus ! Voilà ce qu'il ne faut pas craindre de *crier sur les toits* !

Alors, qu'attendons-nous pour entendre ce message d'espérance et le répercuter en nous et autour de nous ? Et qu'aurions-nous à craindre ? La seule chose que nous pourrions craindre, c'est la Mort, la Grande Mort, la Mort spirituelle... mais Dieu nous en a délivré, par amour. Et même si cette Mort se manifeste, tenant encore dans ses liens certaines personnes qui, tel Lazare, sont enfermés dans son tombeau, nous savons que Jésus, au nom de Dieu, l'en a fait sortir ! Mais Lazare n'est-il pas la figure de l'humanité ?

Voilà pourquoi Jésus invite à ne pas avoir peur de Dieu et nous le présente comme ce Père plein de sollicitude pour ses créatures qui, bien que nous soyons encore sous l'emprise du péché, sommes l'objet de sa sollicitude, de sa grâce et de son salut ! Et Jésus de préciser que c'est la totalité de notre personne qui est prise en compte par Dieu à tel point que rien de notre être, *pas un cheveu* (c.à.d. pas le plus petit détail de ce que nous sommes réellement), ne tombera sous l'emprise de la Mort lorsque chaque être humain quittera à jamais ce monde. Seule retournera à la Mort, l'ivraie qu'elle a semée en nous. Et cela est valable pour tous. C'est ce que St Paul écrit aux chrétiens de Rome et à travers eux, à nous aujourd'hui : La *grâce de Dieu* (c.à.d. son amour miséricordieux) *s'est répandu en abondance sur la multitude* (sur toute l'humanité donc) grâce à la venue de Jésus précise l'apôtre à l'adresse des croyants.

Oserons-nous alors, accueillir cette parole : *Soyez sans crainte, ne craignez pas... vous valez bien plus que tous les moineaux !* Là, pour Jésus, il n'est plus d'une question de religion, il est question de Foi, c'est-à-dire de confiance et d'amour. Il est question d'abandon joyeux à la miséricorde de celui qui nous aime depuis toujours, aujourd'hui, et demain, pour les siècles des siècles, Amen !